

“Mais, après tout, le livre et le livret se complètent l'un l'autre. *Ceci a fait cela*. C'est des souvenirs et des sensations du marin Robin que sont nées les plaintes de Yann Nibor. Et c'est parce que le poète des matelots, le camarade des *mathurins* et des *marsouins*, a vécu de leur vie songeuse et crâne, qu'on sent que les larmes qu'il leur donne ne sont pas des pleurs de comédien, mais les larmes chaudes d'un homme.”

Pierre Loti, un académicien encore celui-là — et, de plus, un marin, — a défini d'un trait le genre de Yann Nibor :

“Il fait couler des larmes saines et fait pleurer les plus forts... Elles sentent bon ces chansons, elles sentent le sel, le goudron, le vent du large,..., elles sont faites pour les matelots, pour ces grands rêveurs, inconscients poètes sans voix.”

N'est-ce pas pour eux que Bjoraison a écrit ces mots :

“La mer console quand on la voit ; elle attriste quand on y pense.”

Jugez-en plutôt par vous-même. Nous sommes sur les bancs de Terreneuve. Yann Nibor nous dit :

Où qu'est qu'il est Pierr' Bourhis ?
Où qu'est qu'il est Jean l'asconette ?
Qui pêchaient dans leurs doris
Un mill' sous l'vent d'not goëlette ?
Les pauv's chiens ont, à leur tour,
Trinqué à même la grand' asse,
Allons, mes vieux, viv' l'amour !
En attendant qu'on y passe !

Ah ! c'jour-là — j'm'en souviens' cor,
Comm' si ça datait d'la veille —
Vers trois heur' il's quittaient l'bord,
Tandis qu'moi j'tais su' l'pont d'veille
Tous l'saut's pionçaient tranquill'ment
Y compris not' vieux cap'taine
Lorsqu'est v'nu c'maudit coup d'vent
Qu'a déclinqué not' poulaine.